

LIVRES. Musique, attitude, histoire... l'ébullition rebelle en trois ouvrages.

# La comète punk

**England's Dreaming, les Sex Pistols et le punk**  
de Jon Savage.  
Traduit de l'anglais par Denys Riérimont. Allia, 685 pp., 30 €.

C'étaient des temps déraisonnables, Londres avait mis les punks à table. Soudain, «la vérité devint féroce»: vérité sociale, politique, économique, métaphysique. C'était en 1975. Le rêve hippie est mort. L'Angleterre, avec sa «mentalité de petite île qui hait l'Europe», étouffé dans les grèves, le malaise, le gris. Quatre jeunes hommes annoncent le vent mauvais: les Sex Pistols. Un impresario malin et incohérent, Malcolm Mac Laren, et une styliste intuitive et rapace, Vivienne Westwood, vont les porter sur les fonts baptismaux. Ils vont pisser dedans, puis disparaître après avoir fendu leur gueule de bois. Le mal est fait.

**Culpabilité.** Une mère foudrarde, Margaret Thatcher, fourbit alors ses ustensiles avec succès. Jon Savage écrit: «Avec sa rhétorique autoritaire, son sens de la propriété privée et sa chevelure épaisse comme une vague d'acier, elle avait l'air d'une dominatrice professionnelle.» Elle mettra à feu et à sang la culpabilité britannique dont les punks, pendant deux ans, furent l'extraordinaire révélateur. Les Sex Pistols sont la pile folle de ce mouvement, qui vécut un peu plus d'un an, entre 1976 et 1978. Leur bref destin fixe l'un de ces moments où l'Histoire accélère et



La future Pretenders Chrissie Hynde (un S sur la fesse), la styliste Vivienne Westwood (C), et Jordan (O), manageuse d'Adam and The Ants, dans le dressing-room du magasin Sex, en 1976.

implose sous l'effet de sa propre énergie. Jon Savage était là. Il avait 20 ans. Il était déjà journaliste, mais du dedans: au jour le jour, il tenait son journal. Quinze ans plus tard, en 1992, il publie ce livre violent et précis. Il a fallu dix ans pour qu'il soit traduit en français. Ce n'est ni un recueil de souvenirs, ni

une biographie des Sex Pistols, ni une enquête sur la culture anglaise de ces années-là. C'est mieux car c'est tout à la fois.

**Rage.** Quand on a connu cet instant fatal, les étés 1976 et 1977, la mémoire est devenue floue. Le livre de Savage la dégage violemment. Il souffle sur ce paysage comme le vent du Nord. Il éclaire et précise avec

rage et naturel en superposant les techniques de narration: enquête, interview, script de conversations, extraits de son journal quand il relate un événement dont il fut témoin, comme le concert des Sex Pistols sur une péniche, le jour du jubilé de la reine. Autour du groupe de Johnny Rotten, on voit naître les Clash, les Damned, les Ramones. Tous se déterminent par rapport à cette furieuse comète pistoliennne dont la destruction est inscrite dans l'existence même. Il n'y a que des Anglo-Saxons pour écrire des livres comme ça. On attend, par exemple, en vain un tel ouvrage sur Mai 68. Mais en France, soit on fait du journalisme plat, soit on prend des poses d'écrivain et de renégat. François Bon, seul, a publié cet automne une épopée de même ampleur sur les Rolling Stones. Jon Savage travaille les itinéraires dans un contexte. Il s'attarde sur la vie de Mac Laren et de Westwood, sans qu'il rien n'aurait eu lieu. Dans les années 60, ce couple à réaction voyage aux Etats-Unis, explore les «brèches culturelles» et capte le style des Teddy Boys. Mac Laren comprend une chose: la musique et le vêtement forment l'attitude, c'est par eux que la culture va circuler. Il faut tout relier. En Angleterre, cette culture sera agressive, choquante, bienôt nihiliste. Avec Westwood, Mac Laren ouvre sur King's Road la boutique «Sex», où une faune marginale et délinquante joue la provo-

cante cour des miracles. Parmi elle, le voyou Steve Jones, qui fait des casses chez les rockstars du moment, et son paisible acolyte Paul Cook. Un peu plus tard surgit un jeune homme aux cheveux verts et au regard fixe étrange, John Lydon, en compagnie d'un fol et fragile esthète aux multiples surnoms: le futur Sid Vicious. Sid, comme son hamster; Vicious, comme la chanson de Lou Reed.

**Prophètes.** Les Sex Pistols sont des enfants qu'une année va transformer en antéchristes ou en prophètes. Ce sont aussi des déchets, des rats furieux et malins, qui se vivent comme tels. Histoires familiales dégingolées, itinéraires de squatters, recherche énergique de la laideur, cambriolages en tout genre: chacun a ses vertus punk. Ils aiment Eddie Cochran, Walt Whitman, Lenny Bruce, Joe Orton, «Exupéry», Simone de Beauvoir, Dashiell Hammett. Ils haïssent Bryan Ferry, Andy Warhol, Salvador Dali, «les riches habillés comme des pauvres». Ils portent parfois des croix gammées, comme des gosses, parce que «quand tu es MAL, c'est comme ça que tu fais». Mac Laren a résumé leur énergie négative lorsqu'il écrit, un an avant de les rencontrer: «J'ai écrit des chansons, il y en a une qui s'appelle Too Fast to Live, Too Young to Die: J'ai l'idée d'un chanteur ressemblant à Hitler, même genre de mouvements, forme des bras, et parlant de sa maman avec des expressions incestueuses.» A lire comme on voit un film d'Aldrich, en quatrième vitesse ●

PHILIPPE LANÇON

## 1975-1979, l'album photo

On conviendra qu'il est ironique, et vaguement déprimant, de voir un mouvement qui se voulait anarchiste réduit à un de ces «beaux livres» (1) faits pour traîner sur la table du salon et dont le prix (59 euros) a de quoi inciter n'importe quel véritable punk à le chouraver. Son poids et sa reliure anthracite renforcent l'impression de «pierre tombale du punk». Si l'on veut bien avaler la couleuvre, le livre du publicitaire (agence Saatchi & Saatchi) Stephen Colegrave et du journaliste (*The Face...*) Chris Sullivan a son charme. Quatre cents pages de photos et de citations racontent le «mouvement» de 1975 à 1979. Les Clash, Sex Pistols, Siouxsie and the Buzzcocks, mais aussi Sue Catwoman, l'égérie du Bronley Contingent, ou John Cooper-Clark, le poète punk méconnu de Manchester. L'ensemble vaut pour ses photos, parfaitement reproduites et souvent rares, voire inédites. Mais la mise en pages n'est pas toujours digne de l'inventivité esthétique de la blank generation.

A. B.

(1) PUNK de Stephen Colegrave et Chris Sullivan. Traduit de l'anglais par Philippe Paringaux. Seuil, 59 €.

## Le Dindon

de Feydeau. Mise en scène Lukas Hemleb. Les 3, 6, 9, 11, 13, 15, 16, 18, 20, 28 février à 20 h 30. Le 8 février à 14 h.

## Dom Juan

de Molière. Mise en scène Jacques Lassalle. Les 10, 14, 17 février à 20 h 30. Les 1, 9, 15, 23 à 14 h.

## Ruy Blas

de Hugo. Mise en scène Brigitte Jaques-Wajeman. Les 7, 8, 12, 19, 25 février à 20 h 30. Le 16 à 14 h.

Février à la  
Salle Richelieu

en alternance



Réservation par téléphone deux semaines jour pour jour avant la date du spectacle : 01 44 58 15 15 tous les jours de 11 h à 18 h 30, ou par internet : www.comedie-francaise.fr

## La vie sauvage des frères Ramones

### Mort aux Ramones!

Dee Dee Ramone avec Veronica Kopman. Traduit de l'américain par Virginie Despentes, éditions Au Diable Vauvert, 274 pp., 17 €.

L'autobiographie décousue de Dee Dee Ramone (Douglas Colvin) fut dictée quelques années avant sa mort, à 49 ans, d'une surdose en juin 2002. Son enfance à Berlin, entre une mère allemande «ivrogne et à moitié dingue» et un père militaire américain «faible, égoïste et alcoolique», fait passer celle d'Iggy Pop dans une caravane pour une éducation privée en Suisse. Sa vie avec les faux frères Ramones, dont il a été le bassiste souffre-douleur et l'un des pourvoyeurs d'hymnes bisaires (*Now I Wanna Sniff so-*

me Glue...), a des allures de chemin de croix.

Des histoires de dope-cocaïne, morphine, héroïne (le fameux *chinese rock*), thorazine à toutes les pages. Quelques souvenirs de concerts (au CBGB, «il fallait faire gaffe aux rats, aux souris et aux merdes de chiens partout»), une rencontre épique avec Phil Spector armé jusqu'aux dents, ou John Cale bourré jusqu'à l'os, et un pétage de plomb dantesque à 5000 pieds dans un avion qui tourne au-dessus de JFK. A supposer vraies 20 % de ses anecdotes, ce petit livre sauvage est terrifiant. Mais il y a quelque chose de profondément humain dans ces pages, plus poignantes que pathétiques ●

ALEXIS BERNIER